

PELLERIN, FRED. *Dans mon village, il y a belle Lurette... Contes de village*. Montréal, Planète rebelle, 2001, 140 p. + DC. ISBN 2-922528-23-5 ; *Il faut prendre le taureau par les contes ! Contes de village*. Montréal, Planète rebelle, 2003, 133 p. + DC. ISBN 2-922528-36-7

Aurélien Boivin

Volume 2, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201679ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/201679ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)
1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2004). Compte rendu de [PELLERIN, FRED. *Dans mon village, il y a belle Lurette... Contes de village*. Montréal, Planète rebelle, 2001, 140 p. + DC. ISBN 2-922528-23-5 ; *Il faut prendre le taureau par les contes ! Contes de village*. Montréal, Planète rebelle, 2003, 133 p. + DC. ISBN 2-922528-36-7]. *Rabaska*, 2, 245–250. <https://doi.org/10.7202/201679ar>

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

PELLERIN, FRED. *Dans mon village, il y a belle Lurette... Contes de village*. Montréal, Planète rebelle, 2001, 140 p. + DC. ISBN 2-922528-23-5 ; *Il faut prendre le taureau par les contes ! Contes de village*. Montréal, Planète rebelle, 2003, 133 p. + DC. ISBN 2-922528-36-7.

Fred Pellerin est en voie de se tailler une place enviable dans ce mouvement, facilement perceptible depuis une dizaine d'années au Québec, que j'appelle le renouveau du conte oral. Malgré son jeune âge, il rivalise déjà avec les grands conteurs, tels Jocelyn Bérubé, Michel Faubert et Marc Laberge, pour me limiter à ces seuls noms. Originaire de Saint-Élie de Caxton, une « mini-cipalité » (*Dans mon village...*, p. 12) de la Mauricie, « planté[e] entre les fesses de deux montagnes, un petit coin à moitié défriché qui apparaît rarement sur les cartes. [...] En marge des mappes » (p. 127), ce « fils de comptable agréé [...] devenu conteux agréable par mégarde » (4^e de couverture), a fréquenté l'Université du Québec à Trois-Rivières. Sa verve, son imaginaire, son talent me rappellent le Jos Violon de Louis Fréchette et le Joe le cook d'Honoré Beaugrand.

Son premier recueil – publié en 2001 aux éditions Planète rebelle, maison qui se spécialise dans la publication de contes avec disques compact –, *Dans*

mon village, il y a belle Lurette..., sous-titré *Contes de mon village*, regroupe treize contes et un épilogue, dont cinq seulement sont gravés sur le disque, qui, lui, livre un conte absent du recueil, « Le Fantôme dans la tempête », et qui se termine par une belle version chantée d'« À la claire fontaine », que le conteur, tel un homme orchestre interprète magnifiquement avec son groupe « Les Tireux de roches ». Cette chanson vaut à elle seule le détour. Ce recueil sera suivi d'un second, *Il faut prendre le taureau par les contes ! Contes de village*, publié en 2003.

Les entrées en matière du premier recueil, comme chez Louis Fréchette, sont saisissantes et sont construites selon une même structure. Ce sont d'abord de courtes sentences d'à peine deux lignes, que le conteur lance et qui veulent rappeler, non sans une certaine nostalgie, le temps révolu. Elles sont toutes criantes de vérité, du moins pour le conteur qui évoque toujours sa grand-mère à qui il est redevable, car c'est elle qui l'a initié au conte : « Ma grand-mère disait que l'histoire s'est passée dans le temps où c'est que du temps, il y en avait encore » (p. 11) ; « Ma grand-mère disait que l'histoire s'est passée dans le temps où ce qu'y avait une vérité » (p. 43), « dans le temps où on se souvenait » ou encore du temps « que les gens avaient une parole » (p. 95), « que le monde avait du plaisir » (p. 111), ou « que la patience était une qualité » (p. 86). Chaque entrée en matière donne le ton au conte qui suit et s'accorde bien avec les épigraphes soigneusement choisies qui introduisent au conte. Voilà un premier tour de force qui caractérise bien ce premier recueil d'une indéniable qualité, tant à l'oral qu'à l'écrit. Car les deux recueils de Pellerin, comme les autres de la collection, sont tous accompagnés d'un disque compact. Et Pellerin est non seulement un bon conteur mais aussi un musicien talentueux et un tapeur de pied dépareillé.

Les contes de ce recueil, comme le laisse entendre le titre, mettent en scène Lurette, la fille du forgeron Bustave, dit Ti-Bust Riopel, celui qui, à Saint-Élie de Caxton, aimait battre le fer quand il était chaud et qui « était toujours chaud » (p. 66). La belle Lurette, de son vrai prénom Lucienne, unit les contes, elle qui est née, non pas d'une femme, comme tous les autres enfants du monde, mais grâce aux bons soins d'une Sauvagesse, sorcière et un peu magicienne, selon de « suppose-histoires pour soulager l'incertitude » (p. 16). Cette femme suspecte s'est activée dans la forge, à l'insu de tout le village, un soir d'orage, pour assurer une progéniture au forgeron dont la femme est stérile, au grand dam du curé. Lurette, a donc été « forgée, sculptée dans un lingot d'or », grâce à l'alchimie de la sorcière, devenue sa marraine, car, ce soir-là, certifie le conteur « l'or s'était fait chair » (p. 15). Ainsi qu'il le précise encore, « cette belle petite fille, comme un filon sur un marché boursier sans krach [...] allait prendre de la valeur avec le temps » (*ibid.*).

Toutefois, après une enfance très libre – elle n’a fréquenté l’école que pendant trois jours à peine, sous prétexte que « [l]es hautes études ça donne le vertige » – (p. 18), elle devient amoureuse de Dièse, « [s]urnommé ainsi parce qu’il parlait toujours un demi-ton plus haut que tout le monde » (p. 19), et se promet à lui. C’était cependant sans compter sur une aventure avec le diable dont son père a été victime, lors d’un pacte dûment signé avec le Malin, qui promet de s’emparer de l’âme de Lurette si jamais elle se marie. Ti-Bust interdit donc à sa fille toute velléité en ce sens (« L’Étalon haut »), ce qui, un jour, provoque le départ de Dièse et cause l’ennuyance de la belle Lurette, surtout après la mort de sa mère qui a marqué la petite histoire du village de Saint-Élie de Caxton. Lors de son inhumation, les « charrieux de tombes » ont échappé le cercueil dans la fosse. La défunte, plutôt corpulente, est alors projetée hors de son tombeau, « la face dans le sable, les dents dans la poussière de son trou » (p. 56). Comme il n’est pas possible, tout le monde sait ça, dirait Jos Violon, de partir « de même pour l’Éternel » (*ibid.*), la voix de la défunte n’a pas manqué de hanter les villageois. Alerté, le curé pointe le coupable, le pauvre Babine, le fossoyeur, le souffre-douleur du deuxième recueil, qui est condamné à la pendaison, après que le pasteur eut écrit à Rome « pour demander concile » (p. 59). Mais heureusement, Lurette veille au grain et réussit à corriger la position de sa pauvre mère, qui retrouve le calme, la paix et la sérénité, comme le village d’ailleurs.

Dans « Le Bonbon du mensonge », le conteur raconte une histoire qui met en présence Lurette, occupée à chercher de l’argent pour faire sonner les cloches aux funérailles de sa mère, et un certain Ti-Jean, qui lui donne la somme nécessaire en échange d’une promesse de mariage, fixé dans les jours suivants. Mais Lurette, qui a laissé croire au prétendant qu’elle l’aimait, grâce à un bonbon du mensonge placé sous une semelle de ses souliers, refuse de dire oui, lors de la cérémonie, expliquant que, si elle lui a menti, c’est justement en raison de cette menthe qu’elle plante dans la joue de Ti-Jean, qui déguerpit aussitôt. Ce Ti-Jean fit, par la suite, sa renommée comme avocat et on le surnomma « le Chrétien ». Selon la grand-mère du conteur, « la dernière fois qu’on l’a vu, il avait la bouche croche d’avoir trop tété » (p. 52).

Le lecteur a encore droit à d’autres belles histoires, dont une version du « Diable à la danse » (« La Danse à Lurette »), à l’histoire rocambolesque de Dièse, revenu au pays après une série de mésaventures toutes aussi extraordinaires les unes que les autres (« La Parole de Dièse »). Dans « La Bosse de Babine », le jeune handicapé parvient, grâce à un vœu, à se débarrasser de la bosse qui le gêne en choisissant la beauté à la richesse. C’est Ti-Bust qui en hérite en demandant lui aussi, lors d’un vœu, d’hériter de ce que Babine n’a pas voulu : sa bosse. Et il disparaît sans laisser de trace.

Dans « L'Épilogue », le conteur, alors étudiant au cégep de Shawinigan, croise le fantôme de Lurette, disparue elle aussi depuis... belle lurette, en empruntant un chemin que sa grand-mère lui avait interdit de prendre.

Pellerin est capable d'humour, comme on le voit, et ne ménage pas les jeux de mots ni les expressions qu'il déforme au gré de sa narration pour susciter, provoquer le rire, car les contes qu'on lit ont été enregistrés devant public. Dans « La Mémoire », Ti-Bust, après avoir conclu son pacte avec le diable, s'est mis à boire comme un trou, avec sa bande, car « il ne voulait rien savoir du verre solitaire » (p. 66). Le curé intervient une fois de plus, sachant que l'alcool n'était pas bon pour le foie et parce qu'il était « chargé du maintien de la foi de ses paroissiens » (p. 70), en prêchant contre l'ivrognerie, d'autant plus fort que « la consommation désabusée des boissons venimeuses, ça nuisait au commerce de l'eau bénite » (*ibid.*). Il propose donc un projet de loi qui interdit l'usage des boissons alcooliques dans les limites de la paroisse. Le forgeron est forcé d'y adhérer et doit, comme les autres paroissiens, inscrire sur une feuille les raisons de ses déplacements. Un jour, il décide de partir sur une balloue (p. 72) et installe derrière son cheval une pancarte avec l'inscription suivante : « Je me soule et je reviens » (p. 73), phrase qui devient, une partie de l'inscription cachée par la queue de l'animal, « Je me sou... viens » (*ibid.*). C'est à partir de ce jour-là que l'on trouva cette sentence sur le derrière des chevaux, puis, plus tard, sur les plaques d'immatriculation des automobiles.

La langue du conteur est farcie d'expressions et de jeux de mots, tous aussi drôles les uns que les autres. Quand le diable se présente à la danse de la Sainte-Catherine chez le bonhomme Brodain Tousseur, le conteur précise : « On satan pas à recevoir d'autre visite » (p. 114). Lurette, qui s'est donnée au beau danseur, est « [c]omme dans une transe. Une transe en danse » (p. 115) et, avec son partenaire, se tortillait tant tellement « que le village en tremblait. (Ça doit être Ritcher, d'ailleurs, qui alerta le curé » (p. 115). En parlant de l'infécondité de l'épouse de Ti-Bert, le curé de Saint-Élie avoue « n'avoir jamais vu un postérieur nuire autant à la postérité » (p. 13). En évoquant l'invention de la boîte vocale qui a modifié les rapports de la société moderne avec les gens, Ti-Bust entend cette phrase ; « Nous ne sommes pas dring de vous recevoir mais dites seulement une parole et nous vous rappellerons » (p. 34). Le conteur déforme encore les proverbes : « [T]out allait pour le monde dans le meilleur des mieux » (p. 13) ; « On sait plus attendre à qui vient à point » (p. 86). Et comme tout bon conteur, il est capable d'exagération : « Cette année-là, affirme-t-il, il fit froid. Plus que froid, il fit FRET. Moins soixante degrés tous les jours ! Treize, quatorze pieds de neige à l'heure. FRET ? Si t'allumais une allumette, elle ne s'éteignait pas mais la flamme gelait au bout du petit bâton » (p. 87).

Le talent de conteur de Pellerin se confirme dans son second recueil, *Il faut prendre le taureau par les contes ! Contes de village*. Si la belle Lurette est le point de mire du premier recueil, elle cède son rôle à Babine, déjà connu des auditeurs et des lecteurs. Personnage marginal de Saint-Élie de Caxton en raison de sa laideur et de sa naïveté, il joue de la ruine-babines, d'où son surnom. Fils naturel de la Sauvagesse, il est le souffre-douleur des villageois qui le tiennent responsable de tous les maux qui s'abattent sur le village.

Il faut lire l'« Avant-propos » de ce recueil, véritable pièce d'anthologie, dans lequel le conteur fait preuve d'un humour irrésistible en rappelant une aventure à lui arrivée avec le dentier de sa grand-mère, qui ne manquait jamais de le porter à sa bouche sous prétexte que chaque histoire qu'elle racontait était dure à avaler. Ce dentier est un « bijou de famille datant de la huitième génération » (p. 13), précise-t-elle. Elle le confie à son petit-fils, le futur conteur, pour qu'il le lave, ce qu'il fait, mais... dans le bol de toilette.

Ce second recueil est bien structuré et contient une douzaine de contes, et quelques annexes, qui nous éclairent sur le personnage de Babine, le bedeau Roger, qui a bel et bien existé. Le premier conte donne le ton en présentant, comme il se doit, son héros, Babine, le fou du village, bossu et d'une laideur effrayante de surcroît, si laid que, à peine né, « [L]es gens s'[en] approchaient pour le voir et se décevoir » (p. 19), si laid, qu'à sept ans, « sa mère ne le laissait pas sortir le dimanche à cause des vidanges » (p. 24), « à croire qu'il n'existait pas de limite à la monstruosité. Exponentielle » (p. 35). Car, selon le conteur, dans son village comme dans toutes les autres municipalités du Québec, il y avait un fou : « T'avais pas de fou, [...], on t'accordait une subvention salariale pour t'en engager un. Chez nous, contexte aidant, le fou bénévolait. Il s'appelait Babine et faisait du mieux qu'il pouvait » (p. 17). Voilà, c'est parti, le conteur est sur sa lancée, prêt à suivre à la trace son héros souffre-douleur, obligé, comme le Ti-Jean des contes populaires, d'accomplir des exploits presque surhumains et des « ouvrages les plus ardues » (p. 60), comme installer une girouette, « un beau coq de cuivre béni sur la broche » (*ibid.*), en haut du clocher de la nouvelle église de la paroisse, tel un vrai dresseur de vent. C'est encore lui que l'on menace si son chien, après avoir senti les mains du curé, ne retrouve pas les mitaines que le maire lui avait prêtées pour terminer l'hiver. Le fidèle ami de l'homme surgit, quelques jours plus tard au presbytère, les petites culottes de l'institutrice dans la gueule. Condamné à mort pour l'irrespect de son chien, Babine échappe de justesse à la pendaison quand la corde casse (Par la peau des fesses). Babine porte son village comme une tache de naissance, une vraie grosse tare, puisqu'il a le dos large. D'ailleurs, presque tous les contes se terminent par une mise en

accusation et par une mise à mort du héros, qui parvient toujours à échapper aux mauvais traitements.

Comme dans son premier recueil, Pellerin joue avec la langue populaire, qu'il teinte toutefois de certains mots anglais ou d'anglicismes, qui peuvent déranger. Sans doute veut-il faire vrai. Chose sûre, il sait provoquer le rire, à tout le moins le sourire, car il joue avec les mots et expressions qu'il déforme à son gré : « aucun village n'est tenu à l'impassible » (p. 21). Le chien met du temps à retracer les mitaines du curé, ce qui n'est qu'« un juste retard des choses » (p. 55). Quand Babine se lance dans l'ascension du clocher de la nouvelle église, il y décroche un pan de nuage et le conteur de conclure qu'« [i]l tenait dans son bec un nuage » (p. 62). L'église en voie de parachèvement, les villageois voient « enfin le bout de la lumière » (p. 63). Quand le curé abandonne la vieille horloge grand-père, le conteur de conclure : « Pardonnez l'heure car ils ne savent pas ce qu'ils font » (p. 84). Il ne manque pas de cultiver les exagérations : pour se débarrasser du taureau encombrant du conte éponyme, les villageois se ruent sur la prière, tant de dévotions et de prières, qu'il y en avait « qui se faisaient de la corne dans le front à force de se signer de la croix. Des ampoules aux doigts, que certains devaient se revaucher à prier de la main gauche » (p. 42).

Voilà certes deux recueils de grande qualité qui témoignent de la richesse de l'imaginaire de Pellerin et de son talent de conteur. Il sait susciter l'intérêt et exploiter un événement qu'il décortique avec un art certain en vue de la finale, presque toujours réussie. Le seul reproche que l'on puisse formuler, c'est de ne pas retrouver sur les disques le contenu complet des deux recueils, d'autant que la maison d'édition ne fournit aucune explication. Voilà une lacune à combler. Du moins, il est permis de l'espérer. Tout comme il est permis d'espérer un jour que le public aura accès bientôt, la technologie aidant, non plus aux DC mais aux DVD.

AURÉLIEN BOIVIN
Université Laval